

MARCO  
MALVALDI

Le  
**Cheval**  
des  
**Sforza**

ROMAN

**LE ROMAN BEST-SELLER  
SUR LÉONARD DE VINCI**

SEUIL



# LE CHEVAL DES SFORZA

## Du même auteur

Le Mystère de Roccapendente

*Bourgeois, 2012  
et 10-18, n° 4687*

La Briscola à cinq

*10-18, n° 4866*

Un tour de passe-passe

*10-18, n° 4939*

*MARCO MALVALDI*

LE CHEVAL  
DES SFORZA

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR NATHALIE BAUER

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR MARTINE VAN GEERTRUYDEN  
ET BÉNÉDICTE LOMBARDO

*Références pour la couverture :*

*Dessins de Léonard de Vinci (1452-1519) :*

Les proportions du corps humain (d'après Vitruve), ca. 1492,  
plume & encre sur papier, BAL 4146, Gallerie dell'Accademia,  
Venise, Italie. © Bridgeman Images

Les muscles de l'épaule et du bras, et les os du pied, ca. 1510-11,  
plume & encre avec lavis sur fond de craie noire sur papier,  
ROC 3899940, Windsor Castle, The Royal Collection, Royal Collection  
Trust © Her Majesty Queen Elizabeth II, 2019/Bridgeman Images

Étude pour un monument équestre, ca. 1485-90, pointe d'argent sur papier bleu,  
ROC 3469472, Windsor Castle, The Royal Collection, Royal Collection  
Trust © Her Majesty Queen Elizabeth II, 2019/Bridgeman Images

Étude du cadre en bois avec moule pour le cheval Sforza, fol. 154v du Codex  
Madrid II, ca.1491-93, plume & encre brune sur papier, XJL 186977,  
Biblioteca Nacional, Madrid, Espagne. © Bridgeman Images

*Murailles* : Martin Mühlhäuser/Getty Images

*L'exergue est extrait de Du génie, d'Arthur Schopenhauer,*  
*traduction d'Auguste Burdeau, révisée par Christophe Salaiün, Paris,*  
© Mille et une nuits, 2010.

*La misura dell'uomo*

par Marco Malvaldi

Éditeur original : Giunti

ISBN original : 978-88-09-86448-1

© 2018, Giunti Editore S.p.A., Firenze-Milano

[www.giunti.it](http://www.giunti.it)

ISBN 978-2-02-142181-1

© Éditions du Seuil, octobre 2019, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Giovanna Baldini,  
Luisa Sacerdote,  
Marcella Binchi,  
Lia Marianelli*

*À tous les professeurs  
de l'éducation publique*





## Dramatis Personæ

### L'ATELIER

LÉONARD DE VINCI (*Leonardo di ser Piero da Vinci*<sup>1</sup>) : peintre, sculpteur, architecte, ingénieur de cour et rêveur. Bref, génie.

GIAN GIACOMO CAPROTTI, DIT SALAI : apprenti de Léonard, élève préféré, voleur, menteur, têtu, glouton. Mais il a aussi des défauts.

MARCO D'OGGIONO, ZANINO DE FERRARE, GIULIO L'ALLEMAND : autres élèves du génie de Vinci.

RAMBALDO CHITI : ancien élève de Léonard et, hélas pour lui, ancien de nombreuses autres choses.

CATERINA : mère aimante de Léonard, conçu alors que maître Piero de Vinci, notaire, et elle-même étaient encore jeunes et inexpérimentés. Femme aux mille empressements pour son fils et à la franchise tout aussi surabondante.

1. Ce qui signifie : Léonard, fils de maître Piero, originaire de Vinci. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

## LA COUR

LUDOVIC LE MORE : duc de Bari et seigneur de Milan, un mètre quatre-vingt-dix d'envergure machiavélique, fils illégitime de Francesco Sforza. Il ne sait s'il vaut mieux commander ou baiser, mais ces deux activités lui plaisent énormément.

FRANCESCO SFORZA : mort depuis plus de vingt-sept ans, et pourtant père omniprésent de Ludovic le More. En son honneur, il est prévu d'exécuter un gigantesque cheval de bronze.

GIACOMO TROTTI : ambassadeur, yeux et oreilles du duc de Ferrare, Hercule I<sup>er</sup> d'Este. Plus tout jeune, habile interprète de la vie de cour. Sorte d'espion, ce pour quoi il est payé.

BÉATRICE D'ESTE : fille du duc de Ferrare et femme de Ludovic le More, florissante par son aspect et par sa dot, naïve, mais pas au point de ne pas entendre les nombreux bruissements de jupes dans les couloirs du château.

HERCULE MAXIMILIEN : jeune héritier du More et de Béatrice. Il a deux ans, mais il est déjà noble.

TEODORA : nourrice du petit Hercule Maximilien.

MAXIMILIEN I<sup>er</sup> DE HABSBURG : Viennois, empereur du Saint-Empire romain. Il n'est pas au palais, mais c'est comme s'il y était.

BIANCA MARIA SFORZA : nièce de Ludovic le More, promise à Maximilien pour la fête de Noël qui approche.

LUCREZIA CRIVELLI : maîtresse actuelle de Ludovic le More. Léonard la représentera dans le tableau intitulé *La Belle Ferronnière*. Mais il ne faut pas le dire.

GALEAZZO DE SANSEVERINO : comte de Caiazzo et de Voghera, fidèle gendre de Ludovic le More, homme d'action et de poigne. C'est le plus important des trois Galeazzo du roman.

BIANCA GIOVANNA SFORZA : sa femme, fille naturelle de Ludovic le More.

AMBROGIO DE VARÈSE, COMTE DE ROSATE : astrologue de cour, bardé de pourpre. Spécialiste des mouvements des étoiles, auteur empressé d'horoscopes. L'important, dans les prévisions, a-t-il coutume de dire, c'est de prévoir un événement ou une date, mais jamais les deux en même temps.

PIETROBONO DE FERRARE : rival direct d'Ambrogio de Varèse.

BERGONZIO BOTTA : receveur des impôts du duc de Milan.

MARCHESINO STANGA : secrétaire de la chancellerie, payeur officiel, casse-pieds officieux.

BERNARDINO DE CORTE : châtelain.

REMIGIO TREVANOTTI : serviteur.

ASCANIO MARIA SFORZA VISCONTI : cardinal, frère de Ludovic le More. À l'époque, il n'y avait pas de loi sur le conflit d'intérêts.

GIAN GALEAZZO MARIA SFORZA : légitime duc de Milan en tant que fils du frère aîné de Ludovic, Galeazzo Maria, assassiné quelques années plus tôt. Après avoir tenté aimablement de gouverner à sa place et organisé pour son mariage la fête du Paradis, dont il avait confié les décors spectaculaires à Léonard, son oncle Ludovic l'a gentiment enfermé dans le château de Vigevano.

ISABELLE D'ARAGON : sa femme. On ne la voit jamais, et c'est mieux comme ça.

BONA DE SAVOIE : femme de Galeazzo Maria et mère de Gian Galeazzo Maria Sforza, régente du duché de Milan jusqu'à ce que Ludovic l'enferme dans la tour du château, qui prendra son nom.

CICCO SIMONETTA : son fidèle conseiller et habile homme d'État, qui paie de sa tête (au sens propre) sa fidélité à Bona.

CATROZZO : nain de cour d'une certaine intelligence, polyglotte. Trivial, comme il le sied à un véritable as des rires et des quolibets.

## PALAIS CARMAGNOLA

CECILIA GALLERANI : femme raffinée et de grande culture, sauvée du couvent par Ludovic qui en fait sa très jeune favorite. Après avoir appris qu'elle était enceinte de ses œuvres, le More l'a donnée en mariage au comte Carminati de Brambilla, dit

Bergamini. Elle est la *Dame à l'hermine* que nous pouvons aujourd'hui admirer à Cracovie.

CESARE SFORZA VISCONTI : fils illégitime de Ludovic le More et de Cecilia. Il n'a que deux ans, mais il possède déjà une grande fortune : à sa naissance, son père a décidé de lui offrir le palais Carmagnola, qui héberge aujourd'hui le Piccolo Teatro de Milan.

TERSILLA : dame de compagnie joyeuse et loquace de Cecilia Gallerani.

CORSO : valet de Cecilia Gallerani.

## LES FRANÇAIS

SA MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE CHARLES VIII : roi de France. Faible de corps et d'esprit, il a toujours la guerre sur les lèvres. Il envisage d'envahir l'Italie et de conquérir Naples sans jamais avoir participé à une seule bataille. Comme on dit, « prenons les armes et allez-y ».

LOUIS DE VALOIS : duc d'Orléans, son cousin, futur chef d'armée dans la campagne de conquête du royaume de Naples, il nourrit de secrètes ambitions sur le duché de Milan (en tant que descendant de Valentina Visconti, sa grand-mère).

PHILIPPE, DUC DE COMMYNES : émissaire français en Italie, de connivence avec le duc d'Orléans.

ROBINOT et MATTENET : le laid et le beau. Nervis maladroits du duc de Commynes, ils ont une mission secrète à remplir à Milan.

PERRON DE BASCHI : originaire d'Orvieto, puis ambassadeur pour le compte de Sa Majesté Très Chrétienne, Charles VIII, et du duc d'Orléans.

CARLO BARBIANO DI BELGIOIOSO : ambassadeur de Ludovic le More à la cour de France.

JOSQUIN DES PRÉS : chanteur ducal au service du More, un génie de la musique en chair et en contrepoint.

### LES MARCHANDS

ACCERRITO PORTINARI : riche représentant de la Banque des Médicis, amateur de viande et de gros sous.

BENCIO SERRISTORI : associé de messire Accerrito, infatigable travailleur, mais non pendant les fêtes d'obligation.

ANTONIO MISSAGLIA : prestigieux armurier, styliste du fer et ami de Léonard.

GIOVANNI BARRACCIO : marchand de laines.

CLEMENTE VULZIO, CANDIDO BERTONE, RICCETTO NANNIPIERI et ADEMARO COSTANTE : marchands de laines, soies, aiguilles et alun, qui prétendent avoir des crédits à la Banque des Médicis.

## LES RELIGIEUX

FRANCESCO SANSONE DE BRESCIA : ministre général de l'ordre des franciscains.

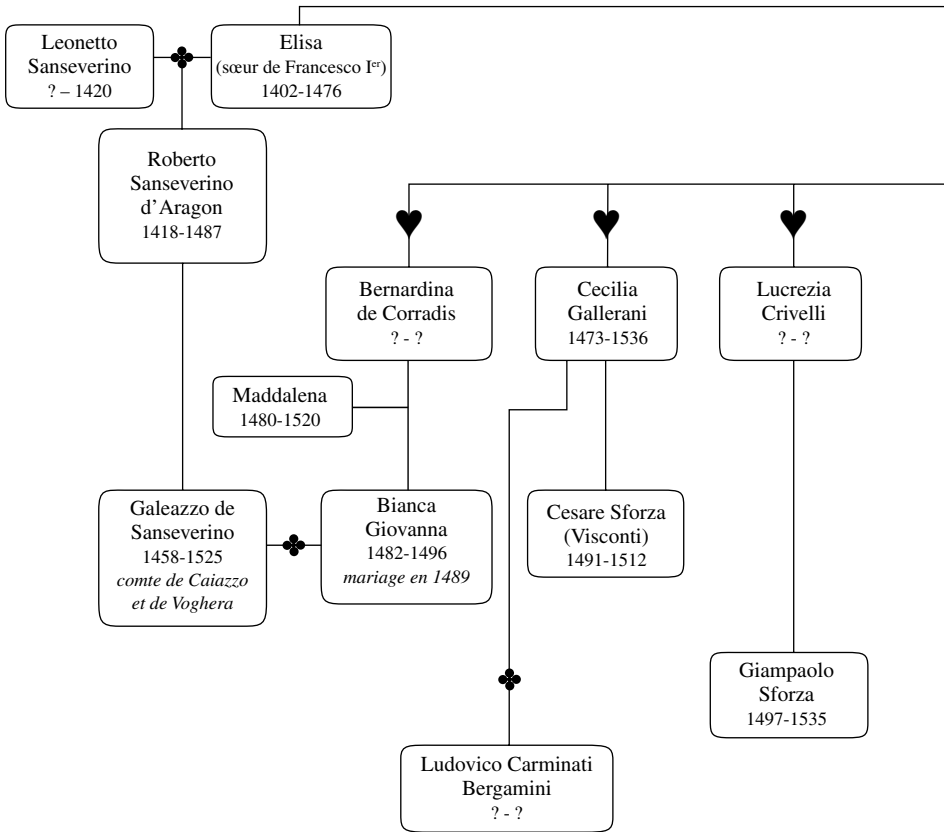
GIULIANO DE MUGGIA : prédicateur franciscain.

DIODATO DE SIENNE : prieur des jésuites (c'est-à-dire de la congrégation, aujourd'hui disparue, des Pauvres de Jésus de saint Jérôme), tenace berger de son troupeau.

GIOACCHINO DE BRENO : frère jésuite et prédicateur intransigeant, harangueur de foules et perturbateur.

ELIGIO DE VARRAMISTA : jésuite et spécialiste de graphologie, car spécialiste des lettres de change et des billets à ordre, ancien banquier converti à la foi sur le chemin de Milan.

GIULIANO DELLA ROVERE : cardinal, qui n'a pas encore digéré l'élection de son rival, Borgia, à la papauté sous le nom d'Alexandre VI.

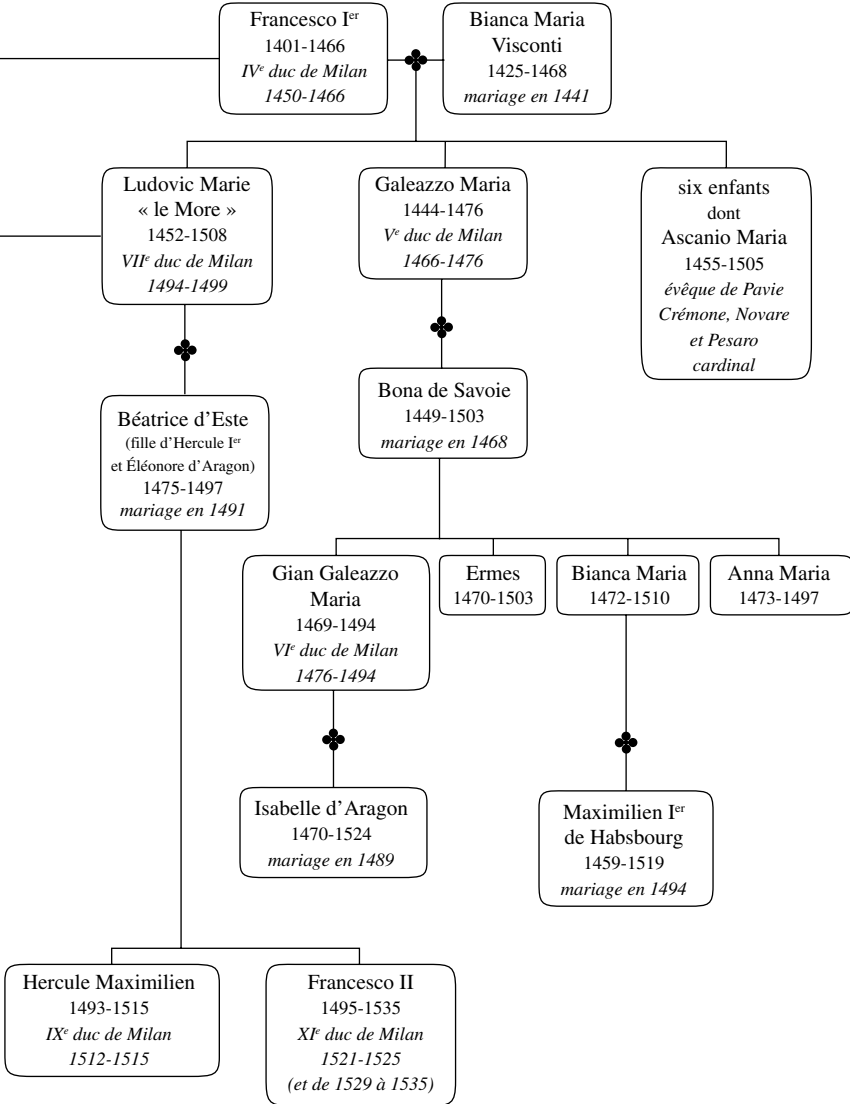


♣ *mariage*  
 ♥ *mâitresses*



# Les Sforza

*Ducs de Milan*





*Le talent, c'est le tireur qui atteint un but  
que les autres ne peuvent toucher ;  
le génie, c'est celui qui atteint un but  
que les autres ne peuvent même pas voir.*

Arthur Schopenhauer



## Prologue

L'homme s'immobilisa un instant avant de frapper.

Inutile de s'assurer qu'on ne l'avait pas suivi. L'entrée du château se dressait dans un des vieux quartiers de Milan, le long d'une rue humide et sombre à laquelle on accédait par d'autres rues humides et sombres : si un individu lui avait emboîté le pas, il l'aurait semé depuis longtemps, malgré sa tenue d'un rose voyant.

En vérité, la crainte de s'égarer le saisissait parfois. Il lui était déjà arrivé de perdre son chemin dans l'écheveau des ruelles qui entouraient le château. C'était un peu sa faute : il n'avait guère le sens de l'orientation. Mais c'était également la faute de la ville, qui s'était développée sans projet, sans forme, sans vision. Il fallait la repenser d'un bout à l'autre. L'organiser d'une manière différente. Radicalement différente. D'une manière nouvelle. Une ville sur plusieurs niveaux, par exemple. De bas en haut, de l'eau jusqu'au ciel. Une ville qui fût le contraire d'une maison, où les pauvres vivaient en l'air et les seigneurs au sol, comme dans les *insulae* romaines que décrivait le livre de Vitruve. Francesco di Giorgio<sup>1</sup> avait eu raison de le traduire du latin, cela en valait vrai-

1. Francesco di Giorgio Martini (1439-1502), peintre, sculpteur, architecte et ingénieur militaire, il rencontra Léonard de Vinci en 1490.

ment la peine. Un bel achat que cet ouvrage. Il lui avait coûté une fortune, mais il lui avait inspiré bon nombre d'idées...

L'homme en rose sursauta en s'apercevant qu'il s'était égaré – mais seulement dans ses pensées. Ce qui n'était pas rare et qui constituait de loin la meilleure partie de ses journées. Or l'heure n'était pas aux rêveries. L'heure était à l'action.

Doucement, mais sans sérénité, il frappa à la porte. Aussitôt, un grincement l'informa qu'on ouvrait, et, dans le noir absolu de la rue, le petit vestibule lui parut presque lumineux.

Un seul mot.

« Entrez. »

L'homme entra, laissant la pénombre derrière lui.

## Début

La première chose qu'on remarquait en entrant dans la salle du Conseil, c'était le manque de lumière.

Bien qu'on fût à la mi-octobre, il faisait déjà froid à Milan. Aussi, avant même que le château accueillît les seigneurs, de retour de Vigevano, les domestiques avaient-ils isolé les fenêtres avec des *impanate* – des toiles blanches montées sur un châssis et imprégnées de térébenthine afin qu'elles fussent le plus transparentes possible – qui ne laissaient guère passer la lumière du jour, mais avaient l'avantage de dissimuler les événements dont la salle était le théâtre. Cette salle était, pour les habitants du château, la *sala degli Scarlioni*, en raison des motifs blanc et rouge en zigzag qui la décoraient ; pour tous les autres, soit la plupart des Milanais, la salle du Conseil, où se réunissait habituellement le Conseil secret. Six personnes, les plus influentes de Milan, ainsi que leur seigneur, le plus puissant de tous.

« Châtelain, faites entrer le prochain. »

Bernardino de Corte, châtelain de Porta Giovia, tira la lourde porte de bois en annonçant :

« Son Excellence le ministre général de l'ordre des franciscains, Francesco Sansone de Brescia. »

Le mardi et le vendredi étaient réservés aux audiences. Ces jours-là, Ludovic le More, duc de Bari et néanmoins seigneur de

Milan, prêtait son oreille et son attention à ceux qui les réclamaient dans le but de résoudre un problème. N'importe quel genre de problème pour n'importe quel citoyen de Milan – ce qui signifiait quiconque s'acquittât des impôts ordonnés par le More, à l'exception de ceux qui s'abstenaient de les verser, forts de l'aimable autorisation du même More. Et les Milanais qui payaient leurs impôts avaient d'autant plus le droit d'être écoutés qu'ils en payaient un grand nombre.

Mais le ministre général de l'ordre des franciscains n'était pas un citoyen milanais. Il n'était pas non plus un citoyen quelconque. En toute logique, il n'aurait pas eu le droit d'usurper ne fût-ce qu'une minute du précieux temps que le More destinait à ses sujets, attentif aux suppliques des pauvres bougres au lieu d'imposer sa volonté aux ambassadeurs récalcitrants, aux fougueux destriers et aux servantes complaisantes. Il eût toutefois été stupide, de la part de Ludovic, de refuser une audience au ministre général de l'ordre qui se présentait comme simple citoyen : c'était une question de bon sens.

Et Ludovic le More, duc de Bari et seigneur de Milan, n'était en rien stupide.

« Quel honneur ! s'exclama-t-il, assis dans son fauteuil à haut dossier. Le ministre général de l'ordre des franciscains demande audience comme un simple citoyen ! À quoi devons-nous cette visite sous cette forme si modeste ?

– Je suis un humble franciscain, Votre Seigneurie, je ne suis accoutumé ni aux honneurs ni aux oripeaux. Du reste, la question que j'entends soumettre à la clairvoyance de Votre Seigneurie requiert si peu de temps qu'il aurait été insolent, de ma part, de vous demander une audience privée. »

Bienvenue à la Renaissance, où chaque phrase est calibrée et enchâssée comme un joyau en pesant sur la balance le moindre



mot puis en exhibant le bijou pour montrer non sa beauté, mais la puissance de celui qui le porte. Et où le sens de tout discours doit être interprété selon celui qui le tient, celui qui l'écoute, celui qui est présent dans la pièce et celui qui n'y est pas, selon les noms qu'on prononce et surtout ceux qu'on ne prononce pas.

En définitive, Ludovic le More avait accueilli le religieux en le désignant non par son nom, mais par son titre, et en appréciant le fait qu'il lui rendait visite en tant qu'humble citoyen, ce qui signifiait qu'il ne valait foutrement rien en qualité de ministre général des franciscains à ses yeux et à ceux du reste du Conseil. Ce à quoi l'intéressé avait répondu qu'il aurait disposé de bien d'autres moyens, plus officiels, plus solennels et inexorables pour s'imposer à l'attention du More, le qualifiant de Votre Seigneurie, et non de duc, afin de lui rappeler que, pour la plupart des Italiens, il n'était rien de moins qu'un usurpateur.

« J'en suis heureux, père. Parlez donc. Le Conseil et moi-même sommes prêts à vous écouter.

– Votre Seigneurie... pardonnez-moi, je ne vois pas Son Éminence l'évêque de Côme. J'espère qu'il n'est pas souffrant.

– Non, il n'est pas souffrant. Nous avons récemment restreint le Conseil. Quarante-deux membres constituaient un nombre trop important pour mener à bien cette charge, notamment parce que les causes et les motifs d'audience se sont grandement réduits au cours de cette dernière année. »

Francesco Sansone aurait pu faire remarquer que, si quarante-deux membres constituaient un nombre trop important, six étaient un nombre trop faible – sans compter qu'aucun ecclésiastique ne figurait parmi ces derniers, ce qui à l'évidence ne relevait pas du hasard. Mais il se racla la gorge une nouvelle fois et déclara :

« Votre Seigneurie, je suis ici à la demande de mon ordre afin que vous puissiez reconsidérer le cas du frère Giuliano de

Muggia, lequel continue de prêcher au mépris des règles de son ordre et du contenu des saintes Écritures.

– Je ne saurais comment, père, répliqua le More après avoir posé le regard sur les membres du Conseil.

– Le Seigneur de Milan ne saurait donc pas comment réduire un pauvre franciscain au silence ? »

Il n'est certes pas besoin d'être un fin exégète pour comprendre le sens lourdement allusif de la question du franciscain, en particulier du conditionnel. Et si le lecteur l'a deviné, cela ne pouvait échapper à aucun membre du Conseil. Ni à Ludovic le More.

« Le frère Giuliano a déjà été arrêté et traduit devant les tribunaux il y a environ six mois, à votre initiative. N'étant pas moi-même prieur d'un ordre religieux, j'ai ordonné que le procès soit revu et j'ai confié à Son Excellence monseigneur Arimboldi, archevêque, la charge de le présider. Vous connaissez l'issue de ce procès. »

Le père Sansone respira profondément.

Le procès-farce de Giuliano de Muggia avait été un authentique chef-d'œuvre du More. Tous les témoins – comme par hasard laïcs et, comme par hasard, membres de la cour – avaient loué avec enthousiasme les prêches du frère et limité ou feint d'oublier ses critiques contre l'Église de Rome. Ce qui, en réalité, eût été le minimum.

Le frère Giuliano ne se contentait pas d'affirmer que la Curie romaine était corrompue, mondaine, décadente et infecte – bien d'autres s'y employaient, en particulier Jérôme Savonarole, le dominicain à la voix plaintive qui s'était attiré la réputation de remarquable oiseau de malheur en annonçant la mort de Laurent de Médicis et diverses catastrophes qui s'étaient toutes avérées.

Non, le frère Giuliano estimait que l'Église de la capitale lombarde pouvait être indépendante de celle de Rome. Comme Savonarole, qui comptait obtenir l'indépendance des couvents ; si ce

n'est que le premier entendait persuader Milan de s'éloigner du giron romain. Milan, la ville qui devenait sans l'ombre d'un doute la plus riche province de la péninsule italienne, le pôle qui attirait les plus grands artistes et destinait à la voisine université de Pavie les meilleurs médecins ainsi que les mathématiciens les plus remarquables en leur versant de grosses sommes.

Le père Sansone, comme l'un de ses éminents confrères siégeant sur le trône de Pierre, estimait qu'une telle scission ne devait pas advenir. Voilà pourquoi il avait tenté de bâillonner le frère Giuliano. Moins on dit certaines choses, mieux c'est, et avoir dans ses rangs un prédicateur qui réclame d'une voix tonitruante la séparation de l'Église milanaise et de l'Église romaine par tous les moyens – à l'exclusion des bulldozers qui n'existaient pas en ce temps-là –, ce n'était pas l'idéal.

Mais, avec une habileté typique de la Renaissance, le More avait détourné le procès que Sansone avait instruit. Les poètes de cour avaient composé des strophes qu'on avait déclamées dans toute la ville ; partout, dans les rues voisines du Broletto et le long des Navigli, avaient retenti le sonnet de Bellincioni<sup>1</sup>, « Ô Milan très chrétien », et le sixain d'un certain Giacomo Alfieri, très célèbre à l'époque et aujourd'hui oublié à juste titre, qui remerciaient le ciel d'avoir envoyé le frère Giuliano à Milan. Deux poèmes affreux, mais efficaces. Le More s'était gagné les bonnes grâces des citoyens, avant même de se gagner celles de la cour, en prenant la Curie en tenailles entre sa volonté mûrement réfléchie et le vouloir bovin du peuple.

« Je n'ignore pas que le frère Giuliano a été chrétiennement acquitté, répondit le franciscain au terme d'une longue respira-

1. Bernardo Bellincioni (1452-1492) devint en 1485 le poète officiel de Ludovic Sforza, après avoir travaillé à la cour des Médicis et à celle des Gonzague.

tion. Le frère Giuliano est un homme de valeur, et ses prêches sont inspirés par une grande ferveur. Une grande ferveur et un grand amour pour son troupeau. Le frère Giuliano sait parler aux gens, car il dit ce que les gens veulent entendre. »

Par ces mots, il rappelait sournoisement à Ludovic que la faveur du peuple fluctue au fil du temps et qu'elle s'était à présent en partie éloignée de lui.

Les Milanais n'avaient, en effet, guère apprécié l'instauration de la gabelle et d'autres impôts récents. Si les sondages avaient existé, les conseils du mardi matin auraient probablement commencé par une réunion préventive afin d'analyser le consensus et orienter correctement les intercessions du More. Mais, à l'époque, les statistiques n'avaient pas été inventées, l'homme moyen n'avait pas encore été découvert, et le peuple ne pouvait manifester sa volonté qu'en acclamant, ou en se révoltant.

« Le frère Giuliano est un homme d'une vive intelligence et il n'est pas facile de le faire taire, poursuit le père Sansone. Quand il prêche à San Francesco Grande, il remplit l'église. Les fidèles viennent de loin pour l'entendre et repartent inspirés. Il serait peut-être opportun... »

Mais il ne réussit pas à exposer ce qui eût été opportun, parce que Ludovic se leva.

Si nous nous étions trouvés du côté de Lodi, le More aurait mesuré quatre *braccia da fabbrica* plus une palme ; selon l'usage de la ville, un peu moins de trois *braccia da panno*<sup>1</sup> milanais. En termes de système métrique décimal, la taille du seigneur de Milan équivalait à un mètre quatre-vingt-dix : unie à son regard

1. *Braccio*, ou « brasse », mesure utilisée par les constructeurs (*da fabbrica*) et les drapiers (*da panno*).

## Table

Dramatis Personæ . . . . .	9
Prologue . . . . .	21
Début . . . . .	23
Deux . . . . .	37
Trois . . . . .	55
À la lueur de la chandelle . . . . .	71
Quatre . . . . .	74
Cinq . . . . .	85
De l'écritoire de Giacomo Trotti . . . . .	95
Six . . . . .	100
Sept . . . . .	114
Huit . . . . .	134
À la lueur de la chandelle . . . . .	148
De l'écritoire de Giacomo Trotti . . . . .	151
Neuf . . . . .	158
Dix . . . . .	172
À faire . . . . .	185
Onze . . . . .	187
De l'écritoire de Giacomo Trotti . . . . .	199
Douze . . . . .	202
Douze plus un (le maître de maison est très superstitieux) . . . . .	220
Douze plus un et demi (voir plus haut) . . . . .	237
Quatorze . . . . .	242
Trois lettres, pour terminer . . . . .	253
<i>Note de l'auteur</i> . . . . .	263
Un livre bourré d'erreurs . . . . .	265